

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS PUBLISHING CO. LIMITED.

228 rue de Chartres. N. O. Cont. et Beauville

Printed at the Post Office at New Orleans Second Class Matter.

OFFICE DES PETITES ANNONCES DE DEMAIN, VENDUS ET LOCATIONS, ETC. SEULS SOLDENT AU PRIX REDUITS DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR LES AGENS PAGES.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

L'Amé Alsacienne. Ruzette, (petit poème en prose). Un Nalmis trop cher. Jalouse. La vraie Marseillaise de Bonaparte, racontée par M. Sardon. Le Fûté indigent, poésie. Cuisine. Un Paradis Perdu, Feuilles du Dimanche. Mondanités, chifon. L'actualité, etc., etc.

L'Actualité.

L'abaissement de la taxe postale et le "Repos hebdomadaire" en France sont deux questions dont s'occupent beaucoup les journaux. Chacun apprécie à sa façon l'une et l'autre question, et il est surprenant si elles n'avaient pas leurs adversaires comme leurs partisans. Nous, loin comme nous le sommes du terrain de la discussion, nous pouvons constater les deux mesures parlementaires que dans leurs grandes lignes. Nous savons cependant que si le Repos hebdomadaire a du bon, il cause pas mal d'inconvénients au commerce et à l'industrie. Pour l'abaissement de la taxe postale, il est impossible encore, parait-il, de savoir si l'augmentation du nombre des lettres écrites par les promoteurs de la "lettre à deux sous". Pour qu'il s'y ait pas diminution dans les recettes anciennes, il faudra que les lettres augmentent en nombre dans l'énorme proportion de cinquante pour cent. Le législateur a tablé là-dessus, d'après les résultats donnés par l'abaissement de taxe de 1873, qui réduisit de vingt-cinq centimes à quinze l'affranchissement d'une lettre ordinaire; l'accroissement en dix années fut alors de près de soixante-dix huit pour cent. Mais, semblent penser les gens hostiles à la mesure, la réduction était plus sensible; et en outre un abaissement de taxe ne peut provoquer un accroissement indéfini de correspondance. L'administration, par un calcul optimiste, compte qu'en sept années les recettes postales auront retrouvé leur niveau; mais peut-être perd-t-elle de vue que sa population est stationnaire et que son activité commerciale ne fait guère de progrès appréciables. Sur une lettre taxée à quinze centimes, l'Etat jusqu'ici gagnait neuf centimes et voilà qu'il n'en gagnera plus que quatre. On estime que sept années suffiront à ramener le budget des Postes à son ancienne balance; cependant les plus conservateurs dans leurs calculs inclinent à

croire qu'il en faudra vingt longue, même si le développement des lettres suit une progression ininterrompue; et jamais n'y arrivera-t-on si cette progression finit un jour par se ralentir ou s'arrêter. Les perspectives budgétaires de ce côté sont moins encourageantes que d'aucune ne semblent le croire, car il est un autre compte: celui causé par le transport des imprimés dont le service est fait à perte et qui ne peut manquer d'augmenter avec le flot montant des prospectus, des journaux, des circulaires de toute nature.

Où Elles étaient

Chronique parisienne.

On ouvre.... On rentre.... On répète.... En scène pour un an!... "D'où venez-vous? Où êtes-vous? Où avez-vous passé vos vacances?" Naturellement, Elles (Elles, ce sont nos comédiennes, Vous le devinez) n'étaient pas là où elles devaient aller.... A la dernière minute, on a bouleversé tous les projets, on a renoué aux billets circulaires laborieusement combinés pendant les longs mois d'hiver: on veut goûter les douceurs d'une auto d'été, on peut-être aussi faudra-t-il accomplir la fâcheuse cure.... Et puis, il y a le directeur qui, changeant d'avis, commence la saison par la pièce qui devait la terminer.... Il y a aussi l'acteur qui travaille et vous mande en toute hâte pour vous lire un rôle entièrement refait....

Vous pouvez bien qu'avec tant de hasards s'accumulant les uns sur les autres, nos jolies comédiennes font un peu comme leurs directeurs qui, de la meilleure foi du monde, nous amourent aujourd'hui, pour ces hivers, des pièces sensationnelles — comme si les programmes de théâtre étaient faits pour être suivis....

En Normandie également, Mme Germaine Gallois, propriétaire à Ver-sur-Mer, tout près de Luc, d'une délicieuse maisonnette où, en compagnie de M. Guy, elle se reposait du triomphe du "Bon Juge", de Robert de Fiers et A. de Caillavet, que vont reprendre les Capucines. Sur la route de Cabourg, Mme Suzanne Reichenberg baronne de Bourgoing; Mlle Marguerite Deval, riens de Sallenelles; Mlle

Paulette Darty, qui passe.... sur le chemin de Beauville. Mlle Gilda Darty, amazone intrépide; Mlle Lucy Gérard, qui vient, en courant, dire bonjour à Mlle Lantelme et à son auteur, Mlle Sylzaco, et prend le train pour Caudebec.... A Beauville également: — rue de Paris, par exemple — Mlle Carlier, qui, comme Mlle Lantelme, entre au théâtre Réjane; Mlle Marguerite Brénil, Mlle Faber, Mlle Faber, Mlle Mylo d'Arcyille, qui nous ondule qu'elle voudrait bien jouer à la Gaité — si la distribution n'est pas arrêtée, ce dont elle a terriblement peur — "Nos Bons Villages" aux côtés de Coquelin et de Marcelle Lender, laquelle n'est ni à Chateau qu'elle délaissée, ni à Cabourg où nagère Alfred Capus lui annonçait qu'elle créerait les "Petites folles".

En tournée d'antès, l'opéra Marie Leconte qui a parcouru l'Allemagne et fit une halte à Salzbourg où elle applaudit Mozart; Mme Blanche Pierson qui, entre deux représentations de la Comédie, visitait les bords de la Meuse, rentrait à Paris, jouait "le Marquis de Villemer" et prend en ce moment son congé annuel qu'elle passe comme chaque année à Gabaucueil, village ignoré et délicieux, près Rambouillet; Mlle Gabriel Dorziat, la jeune et triomphante créatrice de "Ophélie anglaise", au Vaudeville, qui traversa l'Allemagne comme Mlle Leconte, et s'arrêta à Contrexville où triompha Mlle Féjnye. Tantôt en auto, tantôt en canot-automobile, toujours piochant le beau rôle que lui a distribué Henry Bataille Mlle Océlie Sorel, fidèle à Lucerne et à cette villa Trybachen, où Richard Wagner compose nombre de ses chefs-d'œuvre.

Au Mont-Dore apparemment Mlle Bréval, qui rentrera la semaine prochaine à l'Opéra; Mme Angèle, remise d'une bronchite; Mlle Emma Cuvé, qui nous quitte dans quelques jours pour l'Amérique et rentrera heureusement, dès le commencement de l'an prochain, à l'Opéra Comique.

Au Mont-Dore aussi Mme Rose Caron qui, le lendemain de cette distribution de prix au Conservatoire où elle fut portée sur son triomphe, allait boire consciencieusement quelques verres d'eau, s'installait ensuite dans le Cantal et termine ses vacances à Biarritz, délaissant sa petite patrie de Mounerville, près Etampes, qui voudrait bien tout de même fêter la nouvelle chevalière.... Plus loin encore, à Saint Honoré, Mme Jeanne Kanay, et tout là-bas, à Bayreuth, où elle fut acclamée, Mlle Louise Grandjean.

Autour de Paris, Mme Weber qui préfère la "Marné" et les "Savirons de Lagay" à ceux de Mantes; Mme Félicie Litvine qui, en un agréable coin de Montmorency, prépare sa tournée d'Europe; Mme Barretta-Worms qui, entourée de sa charmante famille, reste fidèle à Nemours, au Nemours de Bressant, de Geoffroy et de Madeleine Brohan. A Stora, à côté de l'Isle-Adam, Anna Thibaud, A. Maisons-Laffitte, Mme Marguerite Carré et Mme Simon Girard. A Neuilly, en sa superbe propriété, Mme Jane Hading qui boucle ses malles pour Biarritz où elle attend un engagement et où elle retrouvera — à Luchon — l'exquise Jeanne Granier que nous applaudirons bientôt au Vaudeville. A Louveciennes, Mlle Yahne et aussi Mlle Bartet qui néglige l'auto, fait la côte normande, rend visite à ses amis loin de Paris et rentrera en octobre à la Comédie.

Voilà une liste bien longue de nos charmantes voyageuses. Beaucoup n'ont pas donné leur

adresse, ce qui est mal.... Telles la délicieuse Eve Lavallière qui se reposait à Saint-Lunaire; Jeanne Kolly, qu'on a aperçue à Ouessant; Jeanne Saulier, explorant les Vosges, et Mary Gardin qui, courant à travers les pays inconnus, envoie à ses amis des cartes postales agrémentées d'un timbre énigmatique et se reposant à Aix.... D'autres ne veulent pas qu'on sache où elles étaient....

Echos de Partout.

M. Cordonnier, architecte lillois chargé après concours, de construire le palais de la Paix à La Haye vient de recevoir de la Commission spéciale la commande ferme du travail.

Le département d'agriculture à Washington vient d'édicter un règlement pour activer la ponte des poules: il préconise le mouvement et la distraction.

Que doivent dire les Suisses? Dans les cantons de l'Ouest il n'a pas plu depuis le 21 mai.

Après le raisin, les pommes. La récolte en Normandie sera meilleure qu'on n'avait appréhendé. En Bretagne, elle rendra moins. Bref pour une année où il n'y a pas de pommes, il y a des pommes.

Amsterdam prépare une "foire du monde" pour l'année 1908.

La production de la houille en France, pendant les six premiers mois de 1906, est inférieure de 2 millions de tonnes à celle de la période correspondante de 1905. Conséquences des grèves du Nord et du Pas-de-Calais.

En Allemagne, où les wagons-restaurants sont accessibles aux voyageurs de toutes classes, une ordonnance vient de rappeler au personnel que les troisième n'ont pas pour cela le droit d'accaparer les tables pendant des heures sous le prétexte de boire une choppe.

Trois missions japonaises, sinon quatre, sont actuellement signalées à Bangkok et dans tout le Siam, en particulier, le long du Mékong français.

Une autorité navale et scientifique, le capitaine Pillsbury, de la marine américaine, vient de déclarer très haut que le Gulf-Stream, dont il a fait l'étude constante depuis des années, n'a pas bougé de son lit, en dépit de toutes les déclarations contraires qui ont été rapportées.

Les cerfs paraissent peu favorables à l'automobile. Dans le parc de Fontenry, près de Munich, ils ont démolis ces jours-ci deux voitures et blessé grièvement les voyageurs.

Les infatigables chercheurs qui fouillent la mer à l'ouest de l'Écosse pour y découvrir les galions de l'Armada ont ramené ces jours-ci deux assiettes à soupe en argent qui, sans doute, appartenaient au vaisselier de l'amiral Gaspard de Souza.

Les lapins sont devenus un fléau dans le Devonshire. Les fermiers en tuent tant qu'ils peuvent. On les vend couramment trois pence la pièce.

M. Haldane et l'armée anglaise.

M. Haldane, ministre de la guerre, a prononcé dernièrement à Newcastle un discours dans lequel il a déclaré qu'il désirait rendre populaire la conception de la nation en armes. Ce qu'il préconise, ce n'est pas le militarisme, car il n'est pas militariste, mais l'obligation de la défense nationale.

Pour cela il faut faire appel au peuple, car l'armée qui n'est pas basée sur le peuple est une armée faible. Le ministre de la guerre a ajouté:

Une chose ressort des études faites sur les armées continentales: c'est l'énorme avantage de la décentralisation. Il faut une armée nationale de réguliers, de miliciens, de yeomen et de volontaires formant une sorte de cône dont la pointe, d'un métal bien trempé, serait constituée par les troupes régulières.

Si nous avions assez d'enthousiasme national, nous pourrions avoir de 700,000 à 900,000 hommes; la marine nous assurant le commandement de la mer, nous aurions, au début d'une guerre, ce que ni l'Allemagne ni la France n'auraient, c'est-à-dire une avance considérable pour nous préparer.

La nation britannique se trouve placée en face de cette alternative: le désarmement général qui réduirait beaucoup de problèmes; ou, si on ne pouvait l'espérer, la mise en état de défense nationale dans une condition telle que comme nation et comme empire, nous nous sentions en sécurité, quelles que soient les circonstances.

Dans son discours, M. Haldane, parlant incidemment des relations extérieures de l'Angleterre, a dit:

Nos relations avec la France sont plus étroites et plus intimes que jamais. Nous désirons également entretenir des relations amicales avec le gouvernement russe, malgré les difficultés actuelles que celui-ci rencontre.

Quant à nos relations avec l'Allemagne, elles sont meilleures qu'elles ne l'étaient il y a quelque temps.

Le ministre dit qu'une des causes de la tendance de l'Allemagne et de l'Angleterre à se considérer comme des rivales était la présence de 15,000 soldats allemands dans l'Afrique du sud; maintenant que les Allemands ont rapatrié la moitié de leurs troupes, l'œuvre britannique en Afrique se trouvera facilitée.

Parlant de la réduction des armements, M. Haldane s'en déclare partisan, mais il ajoute que, pour qu'une réduction quelconque pût être effectuée, il faudrait que les grandes nations s'unissent et que l'Angleterre ne pourrait pas se placer dans une position d'affaiblissement.

THEATRES.

LYRIC.

L'œuvre essentiellement morale qu'est "The Price of Honor" a joué d'une grande popularité durant la huitaine qu'elle a été représentée au Lyric; elle cède la scène lundi soir à un drame "Out of the Fold", écrit par un acteur bien connu Langdon McCormack.

La troupe Brow-Baker s'est essayée à tous les genres et y a réussi. De la comédie elle est passée au vaudeville, puis à la haute comédie et au drame. Pour elle, tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Au Nom du Bon Sens, de ce gros bon sens que nous possédons tous, comment pouvez-vous continuer à acheter des biscuits soda ordinaires, rassis et poussiéreux comme ils doivent l'être, quand pour 5c vous pouvez avoir Uneeda Biscuit sortant du four, protégé contre la poussière par un paquet dont la beauté seule vous met en appétit. NATIONAL BISCUIT COMPANY

ORPHEUM. Déjà lu on sur l'affiche de l'Orpheum le spectacle varié qui tiendra la scène du théâtre de la rue St-Charles. Avec Junius McGee, un mime excellent, paraîtront Paul Spadoni, le magicien le plus réputé d'Europe, les acrobates Raffeyette, des musiciens instrumentistes et autres. Encore deux représentations au Lyric de la comédie "Coming thro' the Rye", une en matinée aujourd'hui, l'autre en soirée. Demain soir sera interprété le drame célèbre de M. Dixon: "The Clansman". Quelques esprits chagrins ont crié, dans certaines villes du Sud, qu'il n'y eût danger à permettre la représentation de "Clansman". Ils sont dans l'erreur car il n'est pas de plaidoyer plus fort contre cette utopie que l'on nomme l'égalité sociale. Les comédiens York et Adams feront ce soir et à la matinée de ce jour leurs adieux à notre public. On annonce pour demain soir, la première de "Tom, Dick and Harry", une pièce où les situations comiques abondent, où les jolies femmes pulvéulent et où s'entend une musique des plus chantantes. L'Education à Porto Rico. Un des juges de la cour suprême de Porto Rico, M. H. MacLeary, est arrivé en ville hier: il y vient passer plusieurs jours; et un représentant du journal a eu avec lui un court entretien. Le magistrat porto-ricain dit que les affaires vont fort bien à Porto Rico et deviennent de plus en plus brillantes. Il s'intéresse vivement à la question de l'Education là-bas, et trouve insuffisant le nombre des écoles, un million pour la population qui est d'un million d'habitants. On dépense plus d'un demi million de dollars pour l'entretien des écoles publiques, et cette somme est minime eu égard aux besoins de la situation. Le gouvernement des Etats-Unis devrait donner son appui en la circonstance et le donnera très probablement. Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix. Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public. Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme. Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus. Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir. Les manuscrits seront adressés au Secrétaire. BUREAU CENTRAL. P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans.

Feuilleton. Abeille de la N. O. SANG ROUGE ET SANG BLEU. GRAND ROMAN INEDIT. PAR CHARLES MÉRUYEL. PREMIERE PARTIE. LE POIDS D'UNE FAUTE. XIV. VIE NOUVELLE. Il répondit: — Un raconté des infamies. Un tremblement agit les lèvres de la jeune femme. — Pointant elle demanda encore: — Lesquelles? — Je devrais te les cacher.... Mais c'est faux, j'en suis sûr.... Autrement à qui et à quoi pourrait-on croire? Colette a un visage si doux, si franc, si chaste.... — Eh bien! fit-elle d'une voix angoussée. — Elle déclara: — On dit qu'elle avait des rendez-vous nocturnes.... — Elle! — Oui, elle, ta sœur, ton amie, l'autre toi-même. Elle murmura, comme dans un rêve: — Des rendez-vous, elle, Colette: où donc? — Dans la maison de son grand-père, d'Auvray, le régisseur d'Arville! — Et avec qui? — Il prononça lentement: — Avec un homme qui doit être profondément méprisable et qui m'a toujours déçu. — Son nom? — Le baron Roger de Vayran. Madeleine se leva en sursaut. Et étendant les bras, elle s'écria: — Ça non, ce n'est pas vrai, je te le jure! — Comment le sais-tu? Elle comprit qu'elle allait se perdre. Elle se rassit à côté de son mari, posa ses blanches mains sur ses épaules et lui dit: — Parce que je connais Colet-

tes! Il y a eu une erreur, une illusion! Jamais je ne le croirai! Colette, ma Colette! Elle fondit en larmes, tandis que son mari la couvrait de caresses en murmurant à ses oreilles, au milieu de ses baisers: — Calme-toi, je crois! Attendez! Nous la retrouverons, nous la consolons de cette injustice des autres. Je t'aime, je te crois, je t'adore! Une heure plus tard seule dans sa chambre, elle se jeta à genoux au pied de son lit et les mains jointes dans une ardente prière: — Chère sœur, elle porte la peine de mes fautes! Et lui, je l'ai trompé jusque-là, mais le pourrai-je toujours? FIN DE LA PREMIERE PARTIE. DEUXIEME PARTIE. L'EXPLOSION. I. LE ROMAN D'UNE PRINCESSE. Les gens heureux n'ont pas d'histoire. La lune de miel de Pierre Barroux avait duré six mois sans

troubles, sans soucis, dans une série d'enchantements et de joies indicibles. Il était en possession de la santé, de la beauté qu'il n'avait jamais possédée, le charme de mademoiselle d'Arville devenue sa femme, sa chose, son bien, lui rendaient légers les sacrifices qu'il avait consentis pour elle. Depuis longtemps les amateurs des forêts et des champs, des parcs et des châteaux, étaient rentrés dans leurs maisons de ville. Paris, repensé, était dans toute l'animation de sa saison d'hiver. Les oiseaux voyageurs n'avaient pas encore pris leur essor pour les villégiatures du Midi et les stations de la côte d'Azur. Autour du jeune ménage de Barroux le marquis d'Arville continuait son train de dépense, délivré par la munificence de son genre de la lépre des hypothèques et de la crainte des huissiers. Le jeune Gaston, fidèle à ses habitudes de prodigalité, tirait sur toutes les cordes et frappait à toutes les portes, surtout à celle de sa sœur Madeleine, dont il vidait les tiroirs sans l'ombre d'un scrupule. Le "bon Roger" dévorait ses rancunes en attendant une occasion propice pour prendre sa revanche et, comme tant d'autres, dépenait cent mille francs par

an sans que les regards les plus perspicaces pussent découvrir la source où il puisait ces fabuleux revenus. On était au milieu de décembre. La veille rue de Berri, dans l'hôtel dont le mur de clôture fermait à la fois le petit parc de madame Kaimbat et celui de sa voisine la princesse Serge Daniloff, il y avait eu un grand rendez-vous, quelque chose comme un branle-bas de combat à bord d'un cuirassé. La princesse rentrait à Paris au retour d'un long voyage dans ses propriétés de Pologne et de Russie. Toute la journée s'était passée en manœuvres destinées à mettre en ordre le nombre des défilés pas on? — en état de recevoir sa maîtresse. De sa fenêtre, Colette Auvray, — selon son désir on ne lui donnait plus d'autre nom, — avait remarqué des mouvements inusités dans cette maison abandonnée depuis de longs mois aux soins d'un concierge, des allées et venues de servantes et de valets, et entendus des bruits de voitures et des pavements de chevaux sur le pavé de la cour d'honneur et aux communs. Elle était triste. Il y avait au fond de son cœur quelque chose de brisé. Cependant résignée à sa situation, elle s'estimait heureuse, dans son malheur, d'avoir trouvé,

grâce à la complaisance de son ami Claud Vidéu, le refuge paisible où elle était venue s'échouer après son départ d'Arville. Très bonne pour elle, patronne essayant de lui rendre la vie douce, mais pour cette jeunesse qui avait besoin de mouvement et d'activité, de grand air et d'espace, cette existence devenait à peu près ce qu'est la vie du couvent pour la recluse qui renoncera au monde dans un moment de désespoir, à cause d'un amour contrarié. Sa pensée seule pouvait s'élever vers la bordage lointaine où elle avait laissé une partie de son âme. Toutefois son cloître était lumineux et doré. A part les moments qu'elle passait auprès de madame Rainbat, elle jouissait d'une grande liberté et, de plus, l'excellente femme lui procurait toutes les distractions qui pouvaient lui plaire, théâtre, concerts, lectures, promenades, partie de compagnie à son superbe château de Chevilly, où la saison des chasses battait son plein. Quelle autre n'eût été enchan-tée à sa place et n'eût oublié Arville et ses habitants, et jusqu'à ce Marcel Fabrice qui ne lui donnait pas signe de vie! Cependant elle recevait parfois de ses nouvelles. Sa fidèle Véronique lui en envoyait, à l'aide du vieux père

Laurent, le maître d'école, un homme antique, une sorte de patriarche à cheveux blancs, qui adorait sa petite Colette à qui il avait appris à lire, à écrire et à compter aux jours de son enfance, et à laquelle il gardait au fond de son âme une tendresse d'afiel. Marcel Fabrice était toujours lieutenant, et toujours à Rennes, où son régiment semblait incrusté pour n'en pas sortir. Souvent il revenait à Arville, mais ce n'était que pour paraître un soir et disparaître le lendemain à la première heure. Il ne parlait à personne et jamais il ne s'était seulement arrêté devant la maison du greffier. Le père Laurent et Véronique l'avaient rencontré une ou deux fois. Il n'avait pas semblé les reconnaître. Personne ne savait ce qu'il pensait, à l'exception sans doute de son père et de sa mère qui, leur côté, étaient devenus taciturnes et sombres. En somme, le départ de Colette avait ouvert un vide énorme dans le petit bourg qu'elle emportait de sa grâce et de sa gaieté. Dans le grand château, aucun changement. C'était le même train, la même insouciance, les mêmes équipages et les mêmes réceptions. Le marquis, toujours aussi vigoureux, aussi jeune d'aspect, re-

venait, à l'aide du vieux père